

16^e R

32650

ANÇOIS LÉOTARD

*Adresse au Président
des
Républiques françaises*



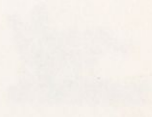
QUAI VOLTAIRE

✓

FRANÇOIS LÉONARD

*Adresse au Président
des Républiques françaises*

des Républiques françaises



CHATELAIN

46°R
32650

Collection Parti pris

1309356

1307430

32

NC

FRANÇOIS/LÉOTARD

*Adresse au Président
des Républiques françaises*



QUAI VOLTAIRE



DL-22041991-12309

© QUAI VOLTAIRE, PARIS, 1991



*Ce que nous payons aujourd'hui, ce n'est pas
autre chose que cette renonciation de la France à
se créer chaque jour, et seule. C'est qu'au lieu de
conduire la France comme une vivante qui a faim,
qui a soif, qui dort, qui veille, qui se trompe tou-
jours, qui a toujours raison, qui s'indigne toujours,
qui est toujours sereine, ses maîtres ont accepté qu'on
lui substitue son symbole.*

JEAN GIRAUDOUX,
Armistice à Bordeaux.

1. The first part of the report is devoted to a general survey of the situation in the country. It is based on the results of the work done by the various departments of the Ministry of the Interior during the year 1912.

II. THE SITUATION IN THE COUNTRY

The situation in the country during the year 1912 was characterized by a general improvement in the economic and social conditions of the population. The agricultural production was increased, and the industrial production was also on the rise. The trade and commerce were also flourishing, and the financial situation was generally sound. The government had succeeded in maintaining a stable and peaceful situation in the country, and the people were generally satisfied with the progress made during the year.

Vous êtes venu souvent chez moi. Je suis venu quelquefois chez vous. Chez moi, l'écran du salon était pour quelques minutes drapé de tricolore. Chez vous, les dorures encadraient comme une image d'Histoire, protégée déjà des bruits de la France, votre visage. Chez moi, j'écoutais, je regardais. Chez vous, nous parlions.

Lors de notre dernière rencontre, les mots que nous avons échangés sur la couleur des nouveaux fauteuils, dans le vieux bureau du Général de Gaulle, n'ont pas rendu compte de tout ce qui était nécessaire pour que notre dialogue fût équitable. J'écris donc aujourd'hui, pour un peu rétablir cet équilibre.

Les fauteuils étaient durs. Exactement de cette dureté qui compense tout ce qu'à votre altitude les serviteurs, les hauts plafonds, les faïences, boutons qui se prolongent en appel dans de vastes corridors, les soldats de compagnie, retirés à la guerre pour vous suivre, les desserts languissants ont fait pour adoucir la vie.

J'ai trouvé que la couleur était belle et je vous l'ai dit. Un bleu plus fort que celui des portes du Roi. Quelques mètres en dessous du niveau de cette mer d'où je

viens : une couleur plus silencieuse et plus épaisse que celle où s'écument les petites vagues du quotidien.

J'ai dit cela, au début de notre entretien, car déjà était sur nous la meute agacée des photographes. Il fallait parler, ne pas se regarder, sourire un peu, mais pas trop. Croiser les jambes et se caresser les mains. Tenir son rôle, enfin.

Ce n'était pas la langue qui nous séparait. Vous le savez : tout le monde s'interroge sur vos longs entretiens, sur des plages ou des terrasses, avec George Bush ou Margaret Thatcher. On sait que tout cela – vos qualités d'extérieur, votre mondanité – n'est venu que très tard, avec regret et raideur, dans vos coutumes de vie. Non, la langue, entre nous, c'était plutôt une aventure que nous aimions. Nous nous y sommes côtoyés, bien avant que la cohabitation ne nous embarrasse de ses silences. Nous avons eu, parfois, la même fatigue devant ces mots, usés comme des galets, que les hommes politiques, depuis des siècles, et toujours aussi vainement, polissent.

Non, ce n'était pas la langue. C'était plutôt comme un statut tellement visible qu'il en devenait un uniforme : le pouvoir et ce qui le conteste. Ou, plus exactement, le pouvoir et son miroir. Ce qui le réfléchit, et dont il joue. Je m'expliquerai sur ce point, conscient de perdre un peu trop souvent à ce jeu-là, que vous aimez tant.

Donc, les fauteuils étaient bleus et, dès que les preneurs d'images furent civilement repoussés par un huis-sier noir, nous les oubliâmes.

Il restait l'Histoire. Vous évoquiez Frédéric II Hohenstaufen, en rendant grâce avec une ironie de gourmet à Benoist-Méchin. J'appelais saint Maroun, pour justifier

le désespoir de ces moines libanais qui font la guerre entre deux offices. J'ai failli, au bout de quelques dizaines de minutes, où nous avons fait le tour du monde en restant si proches de l'Orient, vous parler de Dominique de Roux, dont la découverte trop tardive avait littéralement occupé ma semaine. Complices d'une émotion de ligne, de signe, d'écriture. C'était trop. Je me suis tu.

Et, maintenant, je vous écris. « Les mots français gardent l'espoir d'un double sens », disait Aragon. Je ne sais pas pourquoi – hormis la phrase alexandrine qui nous apaise –, il y a dans cette affirmation une fâcheuse clarté. J'ai longtemps pensé le contraire. Écrire, c'était révéler. Le « parler vrai » des hommes politiques avait la naïveté d'une jeune démarche. C'était maladroit, mais sympathique. *Sine cera*. Sans cire, comme on le disait du miel, à Rome. Un produit sincère, purifié de l'ambiguïté de la cire, d'où il est extrait. Le mot est là, sur le blanc du papier. Il n'a pas d'ombre et ne peut cacher son contraire. Grande était ma sincérité, de le penser. Depuis, j'ai entendu mentir en m'émerveillant moi-même du talent qu'on y mettait. Un jour – à vous –, je parlerai de cette esthétique du mensonge où se sont noyées tant d'intelligences.

Un jour ? Pourquoi ne pas le faire aujourd'hui ? Nos jours sont comptés. Les vôtres ne le sont pas – contrairement à ce qui apparaît – davantage que les miens. Mais ils le sont, et cela se sait, se dit de plus en plus. Moi, c'est bien normal, on n'en parle pas.

J'ai donc décidé d'aller vous voir ailleurs que dans votre palais. Je pénètre – par l'effraction du papier – dans ce « chez vous » qu'est aujourd'hui ce regard écarquillé dans la tête de chaque Français. Vous êtes un peu

leur propriété. Vous faites partie, modestement, de leur paysage comme on dit : audiovisuel. Vous vous y êtes installé, à force de venir chez eux – chez moi –, à chaque fois qu'une guerre nous fait sursauter.

Les plus habiles, les professionnels, disent que c'est une image. Ils y réfléchissent, et souvent se mettent à en vivre, comme d'un produit sur un marché. En effet, cela se vend. L'image elle-même, et tous ceux qui la torquent ou l'embellissent, la découpent et la peaufinent. Ils se vendent. Nous savons cela, sans trop en sourire. Mon image baladeuse dans le miroir des gens... Parfois, montant en retard dans un avion bondé, devant tous ces visages, je pense à vous, comme eux – dans leurs regards – ils pensent à moi. Monsieur Freud, n'ayant pas connu la télévision, ne pouvait y réfléchir...



Vous écrire n'est pas sans risque. Le moins grave étant votre profonde et naturelle indifférence.

Tant d'offensives vous ont rendu taciturne !

Tout le monde sait, depuis longtemps, que les lettres – d'amour ou de rupture – s'adressent d'abord à celui qui les signe. Cette tendresse, cette haine éclatante qui se trouvent soumises à la longueur des lignes, au confort de la table, à la qualité de la lampe, au temps tout simplement, ce sont d'abord des monologues. Si je m'adresse à vous, c'est que je vous adresse à moi...

Plus que cette lecture que vous ne ferez pas, je crains le langage d'un courtisan (souvenez-vous de La Bruyère : «leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs»...), la perfidie commode, le commentaire entre deux

portes, entre deux dossiers. Sourire en coin, main sur le cœur.

Mais, vaille que vaille, je continuerai. Régplant des comptes avec les impostures – et d'abord les miennes –, avec les éloges, les malentendus, les savantes et laborieuses légendes, les hypocrisies. Vaste tâche, qui témoignera – si besoin était – du caractère éternellement juvénile des hommes politiques. Le monde résiste, mais ils le prennent à la gorge. La France s'échappe : ils la retiennent et la définissent. Les Français ne les aiment pas, mais eux les adulent et les complimentent... Nous ne changerons pas. Sauf si l'on nous force. Vertige de la permanence, dans ce peuple ondoyant et téméraire, résistant et versatile. Orageux, aujourd'hui.

Non, le vrai risque est ailleurs. C'est de sortir d'un territoire qu'il s'agit. C'est de se découvrir au moment où le vent souffle et où s'annonce une superbe tempête – force 10. Je m'élançai vers cette beauté du sol où manquent les chemins : tous les mots convenus sont sur les lèvres. La Cour s'esclaffe, et cette joie déjà chez ceux qu'attirent les bousculades.

C'est une belle langue que celle qui serait neuve et ancienne à la fois. Québécoise, maghrébine, malienne, beauceronne, toujours française : jeune neige sur les arbres abattus. Et ma langue mère, devenue pouvoir contre le vôtre, et ce monde convoqué par le désir des mots...

Voilà, par elle, ma thèse : vous réglez sur des Républiques disjointes.

Les murs de la maison font aujourd'hui illusion. A l'intérieur, ils sont labyrinthe. Nous sommes étrangers les uns aux autres. La France fait sourire ceux qu'elle

devrait émouvoir. Quelques-uns l'ont même au cœur comme une haine : la meilleure et la plus brève définition de leur échec.

Je ne sais si vous avez mesuré — vous et l'oligarchie impatientement installée à vos côtés — tout ce qui en nous fait séparation : l'école où l'on se perd, la justice dont la pauvreté s'épanouit comme une fleur absurde, la police enfermée, les longues banlieues défigurées, la langue même comme une grande surface où nous avons si froid...

Je ne sais si vous l'avez mesuré et je ne sais si vous vous en ressentez comptable. Nous sommes une Étrurie où Tarquin n'est plus superbe. Les Grecs, c'était avant. Les Romains, ce sera après. Il s'est fait dans le ciel un silence d'environ une demi-heure. Si le pouvoir nous éloigne du désir, il est naturel que le désir du pouvoir ne soit plus qu'une répétition lancinante, plantée comme un clou dans la mémoire de quelques-uns. Que la République était belle lorsqu'elle était indivisible !

Pour avoir si puissamment désiré cette charge, pour l'exercer dans le mépris quotidien de vos anciennes paroles, souffrez que l'on vous parle de ce sur quoi vous réglez : les Républiques françaises.

LES CORSES

... et de la ...

... et de la ...

... et de la ...

... et de la ...

CET OUVRAGE
A ÉTÉ REPRODUIT
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN AVRIL 1991
POUR LE COMPTE DE QUAI VOLTAIRE
5, QUAI VOLTAIRE, 75007 PARIS

ISBN : 2-87653-097-X
Dépôt légal : mai 1991
N° d'édition : 059. N° d'impression : 30681

Imprimé en France

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

